



Les Films de l'Atalante présentent

une production
Cypher Films

en association avec
Ph'art et Balises

en co-production avec
Dinosaures



DANS LA PEAU

UN FILM DE PASCAL TESSAUD

Fiction / France / 1h40 / Scope / 5.1 / Couleur / VF

AU CINÉMA LE 4 JUIN 2025

DISTRIBUTION

Les Films de l'Atalante
09 74 98 92 54
contact@lesfilmsdelatalante.fr



PRESSE -AGENCE VALEUR ABSOLUE

Audrey Grimaud
assistée de Thomas Gallon
et Jade Rodrigues
06 72 67 72 78 / 06 31 32 07 42
contact@agencevaleurabsolue.com



SYNOPSIS

A sa sortie de prison, Kaleem revient vivre à Marseille, à la Cité de la Savine. Il travaille sur les chantiers tout en rêvant de vivre de sa passion pour la danse.

Marie, une jeune architecte, découvre la ville et ses cultures. Leur rencontre inattendue devient vite une histoire d'amour tumultueuse dans cette ville multiculturelle mais socialement divisée.

ENTRETIEN AVEC PASCAL TESSAUD

En 2015, votre premier long-métrage, *Brooklyn*, se déroulait dans le milieu du slam et du rap en banlieue parisienne, aujourd'hui *Dans la peau* se déroule à Marseille, dans l'univers du krump. La musique, l'univers urbain, la jeunesse, sont les traits d'union de ces deux films, qui, bien que romanesques, sont très ancrés dans le réel avec une dimension documentaire. C'est le cinéma qui vous inspire ?

Dans la peau raconte la rencontre entre deux mondes, celui de Kaleem qui vient d'une famille comorienne des quartiers nord de Marseille et celui de Marie d'origine grecque qui vient d'une petite ville non loin de Chambéry. Ces deux personnages qui ont chacun des manques affectifs et des problèmes familiaux sont attirés l'un par l'autre dès leur première rencontre. Je voulais réussir à mélanger un film social, une histoire d'amour et un film de danse, le tout avec les codes du cinéma de « genre », essentiellement du thriller. Je regrette le côté unidimensionnel des films « de banlieue » que produit le cinéma français. Trop de films évoquent les quartiers populaires avec une vision caricaturale des problématiques criminelles, sans jamais se préoccuper de la psychologie des personnages. Au contraire, j'ai voulu montrer toute la complexité de mes personnages, leur vie amoureuse, intime, sociale, qui s'imbriquent et bloquent parfois nos aspirations. Il y a aussi un contexte politique... pour les comprendre de l'intérieur.



On a le sentiment que vous avez donné une dimension très personnelle à ce film ?

Je viens moi-même d'un milieu ouvrier, toute ma famille ou presque travaillait en usine ou sur des chantiers. J'ai grandi en cité et je suis le seul de ma famille à avoir fait des études supérieures. J'ai été confronté à beaucoup de barrières et de préjugés sur mon parcours. Ce film, j'ai commencé à l'écrire lorsque j'avais 19 ans. Je voulais montrer toutes les difficultés, de culture, de communication et d'éducation, qui font qu'il est difficile de changer de milieu social, de réussir à faire couple quand on est issu de milieux sociaux différents. Pour autant, je ne voulais pas d'un film manichéen, dans le genre « la bourgeoise et le prolétaire », c'est pourquoi le personnage de Marie, devenue architecte, est un personnage déraciné et transclasse. Elle est bien intégrée dans le monde professionnel, mais elle ressent un manque. Elle n'arrive pas à s'adapter totalement à son nouveau monde. De cela, malgré leurs a priori réciproques, les deux personnages ressentent une forte attirance l'un vers l'autre.

Le processus d'écriture a-t-il été long, pour arriver à réaliser un film qui ne soit jamais dans la caricature ?

Je suis parti de mes observations personnelles et j'ai ensuite écrit durant deux ans avec la scénariste Frédérique Moreau, pour trouver une forme romanesque. Je voulais sortir de l'hyperréalisme de Brooklyn et explorer le cinéma de genre tout en ayant un fort ancrage dans le réel. J'ai aussi voulu jouer avec ma cinéphilie, explorer différents genres cinématographiques qui me sont chers, le thriller, le film de danse... Au départ, l'histoire ne se situait pas à Marseille, mais je l'ai transposé après la crise du Covid. Depuis cinq ans, j'encadre régulièrement des ateliers de l'académie Moovida, dirigée par Yasmina Er Rafass, qui accompagne des jeunes des quartiers populaires dans un parcours de professionnalisation artistique, acteur de théâtre, réalisation de court métrage ou écriture de scénario. C'est durant les différents ateliers auxquels j'ai participé que j'ai compris que je pouvais adapter le scénario à la réalité marseillaise, qui est différente de celle des banlieues parisiennes. Les détails sur la culture comorienne, très présente à Marseille, n'auraient jamais été aussi réalistes sans ces ateliers, les castings et les répétitions.

J'y ai d'ailleurs rencontré de nombreux acteurs du film. Pour que le scénario sonne le plus juste possible, il a fallu un long processus d'apport et d'échange collectif. Daniel Saïd, Amélie Hassani, Benji Mhoussini et Mombi, tous artistes d'origine comoriennes m'ont donné leur avis sur les scènes à jouer et sur le scénario, ils m'ont permis d'ajuster des détails pour que cela sonne plus vrai.

Il est rare de voir des personnages comme ceux du film sortir du paysage urbain. Pourquoi avoir voulu filmer des scènes de montagne ?

Pour mieux saisir un personnage, il faut ne pas hésiter à le sortir de son quotidien, de son déterminisme. Prendre la liberté de voyager, c'est-à-dire ici, sortir des quartiers nord comme le font Kaleem et Marie qui vont découvrir des paysages de campagne enneigée. C'est banal, mais cela n'est pourtant jamais montré.

Tous les personnages du film sont complexes, même le le chef du réseau narcotrafiquant est ambivalent, faisant le mal, mais aussi parfois le bien...

Des favelas aux quartiers nord de Marseille, je ne crois pas qu'on puisse devenir un « boss » en étant seulement un tyran. Certains criminels font aussi des choses positives pour leur communauté, créer de l'emploi, s'occuper des mères, proposer aux gamins des activités sportives... Ils leur arrivent de remplacer l'état, qui abandonne trop souvent les quartiers populaires, ces territoires oubliés où une misère sociale perdure, avec des actions de solidarité qui participent à la paix sociale. Est-ce une manière cynique de se faire aimer ou respectent-ils aussi sincèrement certaines valeurs ? C'est ambivalent donc c'est intéressant. Rachad, le caïd du film, souhaite ouvrir un centre sportif pour sortir les jeunes de la rue. Peut-être aspire-t-il à autre chose qu'à la vente de la drogue ? J'avais envie de montrer cette ambiguïté, pour ne pas le réduire à une caricature de dealer hyper violent. C'est un homme intelligent, qui peut aussi parfois se montrer protecteur. Il ne faut pas oublier que dans ces quartiers tout le monde a grandi ensemble et se connaît.





Filmer la danse est aussi un des grands enjeux du film.

C'est clairement le moteur premier du film. J'ai voulu travailler avec un danseur exceptionnel, Wolf, qui est d'ailleurs devenu depuis champion du monde de Krump (en duo avec son acolyte Cyborg en Allemagne). Je voulais absolument faire ce film avec un danseur de génie capable de devenir acteur plutôt qu'avec un acteur qui serait devenu danseur. Wolf a suivi une formation d'acteur très poussé de l'Actor's Studio avec Kim Masee et je l'ai moi-même coaché durant plusieurs semaines pour le préparer. Il a apporté son génie de la danse, sa liberté, sa fougue, sa rage. On a choisi ensemble les musiques des scènes de danse, mais ensuite je lui ai laissé une grande liberté, en le filmant comme je l'aurais fait pour un documentaire. Je rêvais de filmer la danse depuis 20 ans, mais au-delà de la danse elle-même je voulais montrer la difficulté d'être un artiste quand on grandit dans ces quartiers. La trajectoire artistique de Kaleem est constamment freinée. Il n'a pas le choix, il doit trimer sur les chantiers plutôt que pratiquer son art.

Parlez-nous de cette danse, le krump, qui est un des personnages du film ?

Ses racines remontent aux émeutes de Los Angeles en 1992, après le passage à tabac de Rodney King. Les jeunes ont commencé à imiter l'impact des coups donnés par les policiers et les spasmes des corps tabassés en une chorégraphie qui est devenue le krump. C'est une révolte non violente à travers un exutoire corporel. Il y a de nombreux codes à respecter. Les danseurs, par exemple, ne doivent jamais se toucher. Mais dans le krump on retrouve aussi d'autres influences. Wolf, par exemple, qui est d'origine ivoirienne,

alimente ses chorégraphies avec des mouvements issues des danses traditionnelles africaines.

J'ai grandi dans la culture hip-hop et pour moi le krump est la quintessence, libre et créative, de cette culture de la rue. J'ai découvert cette danse dans le documentaire *Rize* de David LaChapelle en 2005. Un film fondateur qui a fait découvrir le krump à de nombreuses personnes. Mais *Dans la peau* est le tout premier film de fiction à se situer dans cet univers

D'où viennent vos acteurs ?

J'ai rencontré Wolf (Wilfried Blé), parmi d'autres danseurs en 2016, sur le tournage d'un clip que j'ai réalisé pour la râpeuse KT Gorique, l'héroïne de mon premier film *Brooklyn*. Sa prestation et sa personnalité m'ont tant impressionné que j'ai souhaité travailler plus longtemps avec lui. Basé à la Friche de la belle de mai, la communauté krump de Marseille a beaucoup collaboré au film, notamment lors de la grande scène finale.

Almaz Papatakis, qui incarne Marie, est une slameuse et rappeuse parisienne d'origine éthiopienne et grecque. Elle a eu un parcours d'actrice, qu'elle a interrompu pour la musique et c'est dans l'univers du rap et du slam que je l'ai rencontrée. Naky Sy Savané est une star du cinéma africain, elle a joué récemment dans la série *Lupin* avec Omar Sy sur Netflix. A la sortie du Covid, les acteurs de *Dans la peau* ont accepté de faire le film, même si le financement n'était pas totalement bouclé, car nous avons tous trop envie de tourner. On y est allé à l'énergie et on a réussi grâce à beaucoup de système D et d'amour.

De nombreuses bonnes fées se sont-elles posées sur le film ?

Ce film existe grâce à un réseau d'association, l'académie Moovida dont j'ai déjà parlé, mais aussi l'association les Bonnes Mères du quartier d'Endoume ou B.Vice qui gère le studio d'enregistrement de la Savine qui a vu passer les plus grands rappeurs de Marseille. C'est un lieu symbolique tenu par Soly. C'est ici qu'habitait le jeune Ibrahim Ali, assassiné en 1995 par un colleur du Front National. C'est la cité la plus excentrée de la ville, sur une colline avec beaucoup d'arbres et une belle vue sur la mer. Grâce à Soly, j'ai rencontré Daniel Saïd, qui joue Rachad et qui vient lui-même de cette cité. Il m'a beaucoup aidé, pour trouver des figurants et des décors, mais aussi en travaillant les dialogues pour toujours plus de véracité. Sans oublier les gens qui nous ont prêté un chalet ou simplement une voiture pour le tournage. Tout n'a pas été simple, mais on a réussi à aller au bout de cette aventure chorale. Pour autant, *Dans la peau* s'est fait dans un cadre professionnel et n'a rien d'un film amateur. D'ailleurs, la solidarité du monde du cinéma a quand même existé, notamment grâce à l'apport lors de la post production de Dinosaures, la société coproductrice du film, qui a permis de réunir de très grands professionnels à des postes essentiels comme le montage, le son, l'étalonnage, le bruitage...

Et la musique, qui joue un rôle important dans le film ?

Imhotep, le légendaire compositeur d'IAM, fait aussi partie des bonnes fées qui se sont posées sur ce film, en composant trois morceaux originaux pour la bande son. C'est un grand honneur pour moi qui ait grandi avec la musique d'IAM.

J'ai associé Imhotep à Mozarf, le plus grand beatmaker du krump en France et même au-delà puisqu'il anime les championnats du monde. Je tenais à cette authenticité.

Quant à la bande-son de la scène finale, c'est un mariage entre du Rébétiko, la musique traditionnelle grecque qu'écoute le personnage de Marie et le krump. Nous avons fait jouer en live la chanteuse extraordinaire Clémence Gabrielidis qui reprend des classiques Rebetiko sur l'exil.

La rencontre entre ces deux mondes, celui de Marie et de Kaleem, celui des quartiers nord et des quartiers sud, passe par la musique.

L'amour et l'art réussissant à unir une ville et des communautés divisées, n'est-ce pas utopique ?

N'oublions pas que Marseille, la plus ancienne ville de France, a été fondée par des voyageurs, d'origine grecs notamment, comme l'est Marie. C'est une ville cosmopolite par essence, nourrie par d'innombrables cultures. Malheureusement aujourd'hui, elle est devenue une ville à l'américaine, tant ses quartiers s'isolent les uns des autres. Les habitants des quartiers Nord ont été livrés à eux-mêmes. Moins d'écoles, moins d'infrastructures sportives et culturelles, moins de transport... Je voulais témoigner de cette réalité sociale qui a des conséquences tragiques par la suite tout en montrant qu'un dialogue est possible. L'art et la culture sont des passerelles entre les communautés. Sortir de son univers, de sa zone de confort, n'est simple pour personne, mais indispensable. Souvent d'ailleurs l'envie en est réelle, même si elle ne s'exprime pas.





Le voyage qu’entreprend Kaleem vers le monde de Marie, au travers de la musique du répertoire Rébétiko qu’elle lui fait écouter et sur lesquels il finira par danser, n’est simple ni pour l’un ni pour l’autre.

Le thème de l’abandon traverse aussi le film.

L’abandon est l’une des thématiques importantes du film et elle prend de multiples formes, l’abandon des parents qui ne sont pas au rendez-vous pour leurs enfants quel que soit les milieux, celui des pouvoirs publics qui se désintéressent des citoyens qu’ils considèrent de seconde zone ou même l’abandon amoureux. Je voulais montrer comment on peut s’en sortir quand on a ainsi été abandonné. Soit par le travail et les études comme le personnage de Marie, soit avec par l’art qui permet à Kaleem de soigne ret d’exorciser ses blessures affectives. Heureusement face à ces difficultés, il existe une forte solidarité dans ces quartiers. *Dans la peau*, est un film d’amour et une grande déclaration d’amour à Marseille qui résiste malgré tout.

C’est aussi un film à la croisée de nombreux univers cinématographique, j’imagine que ta propre cinéphilie est tout aussi multiple ?

J’ai grandi avec le néo-réalisme italien, De Sica, Rossellini, Visconti, Pasolini... j’ai d’ailleurs fait une partie de mes études en Italie. Mais j’ai aussi grandi avec le nouvel Hollywood, Scorsese, Terence Malik et Francis Ford Coppola ou leurs héritiers comme James Gray.

Dans la peau est nourri de cette double culture, aussi bien pour son ancrage dans le réel que pour l’ambiguïté de ses personnages proches des antihéros des films noirs américains. Comme je l’ai dit, j’adore aussi les films sur la danse comme *West Side Story* ou *Steppin’* sur le hip-hop. J’avais envie de mélanger film de danse et polar filmé en scope, pour sortir de l’hyperréalisme misérabiliste. Pour cela j’ai tenu à styliser le film avec un gros travail sur les lumières, les décors et les ambiances. C’est un long métrage plus ample et dont les personnages sont mieux définis que ceux de mon premier film *Brooklyn*. Mais tout en étant spectaculaire et romanesque, c’est mon film le plus personnel. Il ne choisit pas son camp entre un cinéma qui serait « populaire » et un autre qui serait « intello ». Moi, je veux faire un cinéma « arty » grand public.

BIOGRAPHIE

PASCAL TESSAUD

Pascal TESSAUD est issu du monde ouvrier. Il est né à Paris en 1974. Après un Bac Arts Plastiques, Il obtient un Master de Lettres Modernes et Cinéma puis un Master 2 documentaire « filmer le réel ». Il réalise quatre courts métrages : « Noctambules » (12'), « L'été de Noura » (18'), « Faciès » (15'), « La Ville Lumière » (30') sélectionnés dans une centaine de festivals (Clermont, New York, Los Angeles). Il obtient pour « La Ville Lumière » le Grand prix à Varsovie, Toronto, Mexico et le prix du public au Colcoa de Los Angeles.

En 2007, Il réalise « Slam, ce qui nous brûle » (52') avec Grand Corps Malade pour France 5, projeté dans plus de 35 pays. En 2014, il réalise son premier long métrage « Brooklyn », sélectionné à l'ACID au Festival de Cannes 2014 et dans 100 festivals dans le monde. En 2016, « Beatbox, Boom Bap autour du monde » (55') produit par France Ô est le film d'ouverture du FIPA de Biarritz 2016. En 2019, il produit et réalise la Série documentaire "Paris 8, la fac Hip hop" de 10 X 8' produite par ARTE.

Long métrages

2024 "Dans la peau" (107')

2015 « Brooklyn » (83')

Documentaires

2019 « Paris 8, la fac hip hop » (10 X 8')

2016 « Beatbox, Boom bap autour du Monde » (55')

2011 « Marseille » (52')

2010 « Saint-Denis » (52')

2009 « Mantes-la-Jolie sur le Mic' » (46')

2007 « Slam, ce qui nous brûle » (52')

Courts métrages

2012 « La Ville Lumière » (31')

2008 « Faciès » (15')

2005 « L'été de Noura » (18')

2003 « Noctambules » (12')



BIOGRAPHIE

WILFRIED BLE aka WOLF

Wilfried Blé découvre le monde de la danse KRUMP en 2004.

Il devient rapidement un activiste en créant un groupe et en organisant des rassemblements autour de cette danse. Sa danse se caractérise par de nombreux effets d’une grande agilité et par une diversité de techniques. Il devient vice champion du monde au Japon, et intègre finalement la famille de Tight Eyez (créateur du KRUMP). Puis, de retour sur Paris, il est sollicité par l’emblématique Tiken Jah Fakoly pour représenter le KRUMP dans son dernier Clip (We Love Africa).

Wolf est considéré comme un pionnier du KRUMP français. Durant sa carrière il a performé sur divers plateaux européens, il a participé à la tournée promotionnelle de l’artiste Soprano et a fait partie des danseurs de l’Opéra Baroque “Les Indes galantes”, chorégraphié par Bintou Dembelé pour l’Opéra de Paris. Il a aussi été sacré champion du monde en 2024 et sera prochainement juge de la compétition internationale de KRUMP qui aura lieu en France en Mai 2025.

Créé en 2019, sa compagnie, la Strukture, met en lumière la culture de la danse KRUMP. Depuis sa création, elle s’efforce de rayonner par diverses actions, de la création de spectacles à la mise en place de conférences, d’événements et des rassemblements de danseurs et de curieux de la culture de plus en plus nombreux.

“Notre démarche artistique s'inscrit dans l'univers vibrant et expressif du KRUMP, une forme de danse qui transcende la simple performance pour devenir un véritable moyen d'expression et de connexion. Nous, Wilfried BLE aka Wolf et Alexandre Moreau aka Cyborg, sommes des danseurs passionnés, pionniers dans la scène du KRUMP en France. La musique est au cœur de notre création. Elle structure nos mouvements et influence notre état d'esprit. Ce rapport essentiel à la musique nous permet d'engager pleinement nos corps et nos esprits dans la danse, faisant de chaque performance une expérience unique et immersive.”



AUX ORIGINES DU KRUMP

Le Krump est né dans les ghettos de South Central, à Los Angeles, au début des années 90, suite aux violences policières envers Rodney King qui subira cinquante-six coups de bâton et six coups de pied. En mars 1992, débute le procès des policiers incriminés et la révolte de la population après leur acquittement engendre des émeutes qui provoqueront, en six jours, cinquante-cinq morts et 3600 incendies. La ville est à feu et à sang.

La même année, au même endroit, comme une réponse positive face ce chaos, Thomas Johnson propose une alternative. Citoyen de South Central, il devient "Tommy the Clown", animateur des goûters d'anniversaire. Il invente une danse appelée le clowning afin de divertir les enfants. Il entraîne dans son sillon des centaines de jeunes du quartier. Tight Eyez et Big Mijo, deux jeunes participants, deviendront les créateurs du Krump estimant pouvoir véhiculer d'autres émotions et messages en se réappropriant ses mouvements.

Le Krump est l'acronyme de Kingdom Radically Uplifted Mighty Praise, dont la traduction française pourrait être « Éloge Puissant d'un Royaume Radicalement Élevé ». Cette danse se caractérise par sa gestuelle explosive et saccadée, et des émotions contrastées, entre lâcher-prise et contrôle des gestes. Certains pionniers lui accordent un caractère spirituel, inspiré par des danses tribales africaines, associées à des techniques de danses hip-hop plus contemporaines.

Le Krump explose en Europe suite à la diffusion du documentaire “Rize” de David LaChapelle en 2005 qui va lancer la fièvre du Krump dans le monde entier et particulièrement en France, l'un des lieux forts de la discipline. En 2019, l'Opéra National de Paris accueille la chorégraphe Bintou Dembélé qui y crée un spectacle de krump pour la pièce “Les Indes Galantes” que Rameau avait créé en 1735. C'est un choc esthétique pour toute une génération.

LISTE ARTISTIQUE

Wilfried ‘Wolf’ Blé, Almaz Papatakis, Daniel Saïd, Amélie Hassani, Mombi (3ème Oeil), Naky Sy Savane, Mohamed Adi, Nassim Bouguezzi, Nassim Soltani, Nathan Mehadjri,	Maxime Touron, Gérard Dubouche, Abdel Djenaoui, K-méléon, Abdallah Saïdi, Barbara Do	Danseurs Mugen, Rockshin, Estelle N’tsendé, Yulia, Kevin, Louvto, Clotilde, Simon
--	---	---

LISTE TECHNIQUE

Réalisation : Pascal Tessaud
Scénario : Pascal Tessaud, Frédérique Moreau
Image : David Picard
Montage : Nicolas Milteau
Assistant monteur : Hippolyte Saura
Renfort montage : Amandine Normand
Etalonneur : Serge Antony
Musique : Imhotep IAM, Morf, Clémence Gabrielidis, Ouz One 12 monkeys records,
Anissa Bensalah, 3ème OEIL
Son : Nassim El Mounabbih
Perchmen : Philippe Garnier, Makedah Contout
Monteur son : Harald Ballié, Timothée Bost
Bruiteur : Pascal Mazière
Directrice de production : Yasmina Er Rafass
Régisseuse : Sophie Couvrat
Chef costumière : Corinne Calandre
Accessoiriste : Pierre Cohen

Producteurs : Pascal Tessaud, Yasmina Er Rafass, Nassim El Mounabbih
Coproduction : Cypher films, Dinosaures
En partenariat avec Académie Moovida de Marseille, Ph’art et Balises,
B VICE de la Savine, les Bonnes mères de Samatan
Distribution : Les Films de l’Atalante

